

disais : Madame, votre fils est un homme dégradé, un fort mauvais citoyen, et un ennemi de Dieu.—Mon fils, mon fils !... que lui est-il arrivé, qu'a-t-il fait ?—Rien, madame, si ce n'est qu'il ne fait rien.—Mais je ne vous comprends pas.—C'est possible. Alors veuillez m'écouter, et vous comprendrez.

C'est une bien étrange aberration de l'esprit humain chez certains peuples et dans certains siècles, que le travail ait été un objet de mépris, tandis que l'oisiveté était préconisée, honorée ; que l'on ait cherché à échapper à l'un, non pas seulement à cause des fatigues qu'il entraîne, mais par une certaine honte qu'on y attachait ; tandis que l'on soupirait après l'autre, non pas tant à cause des prétendues douceurs qu'elle procure, que de l'honneur et de la considération dont elle était follement entourée. Mais si l'homme a été créé pour travailler, et c'est admis, et si ce ne l'était pas, c'est démontrable, celui qui ne travaille pas n'est-il pas en flagrant délit de résistance à la volonté du créateur, et partant loin d'avoir droit à nos hommages, ne doit-il pas être un objet de mépris ? Tant que les oisifs ne vous montreront pas un brevet d'exemption de Dieu même, ne devons-nous pas crier haro sur les oisifs ?

Qu'on ne vienne pas nous dire que certains pères, grâce à certains systèmes de législation, où les oisifs ont évidemment mis la main, mais que les travailleurs feront quelque'un de ces jours passer à l'épreuve d'une nouvelle discussion, qu'on ne vienne pas nous dire que certains pères ont laissé suffisamment de bien pour permettre à leurs enfants de vivre sans travailler, de génération en génération. Je verrai bien là pour ces heureux héritiers l'obligation de faire plus de bien à leurs semblables, ou de faire de plus grandes choses que le commun des hommes, mais nullement une exemption du travail, auquel tout homme est, je ne dirai pas condamné moi, car je regarde le travail comme le premier titre de noblesse de l'homme,—mais auquel tout homme est obligé par sa nature même. Mais l'homme n'est intelligent que pour cela. Sans le travail, l'intelligence de l'homme ne s'expliquerait pas ; à moins de prêter à Dieu, l'idée enfantine d'avoir fait des poupées à son image, pour le plaisir de les envoyer passer quelques années sur la terre, et de les y voir s'agiter chacune à sa façon, jusqu'au moment où il lui plairait de les rappeler à lui. La brute, elle, ne travaille pas dans le sens que nous donnons au travail. Quand elle s'est repue, et qu'elle a pourvu aux moyens de perpétuer l'espèce, elle reste oisive, et s'est dans l'ordre, car elle n'a plus rien à faire. Il y a bien plus, c'est qu'elle n'est capable de rien faire davantage. Pour elle, vivre est tout. En est-il de même de l'homme ? Quand il a mangé, bu et dormi, a-t-il fait tout ce qu'il peut faire ? Et tant qu'il peut faire quelque chose, a-t-il droit de rester oisif, en supposant même que le bonheur fût-là, ce qui est certes tout le contraire ? Le bonheur de l'homme sur la terre est dans l'action, dans le travail, dans l'exercice de ses facultés physiques et intellectuelles. Il est dans le travail des jouissances ineffables, dont l'oisif ne comprendra jamais les douceurs, lui qui se condamne à n'en plus connaître d'autres que celles de la brute.

Dans ce vaste univers, au milieu de ces myriades de mondes, dont nous occupons un des orbes les moins considérables, Dieu, dans ses décrets impénétrables, nous lève à peine un petit coin du rideau mystérieux qui enveloppe son œuvre ; mais en nous disant de croître et de multiplier sur la terre, en nous en donnant même le besoin, en nous donnant une intelligence capable de pénétrer jusqu'à un certain point dans les secrets de la nature,

mon Dieu de s'élever jusqu'à l'idée de l'Être suprême, il a voulu que l'homme l'étudiât lui-même ainsi que ses œuvres. De plus, en implantant dans le cœur de l'homme le germe de la bienveillance, Dieu a voulu que l'homme fît du bien à ses semblables, et en lui inspirant le sentiment et l'amour du beau, il a voulu que l'homme cultivât les arts ; il a voulu en un mot que l'homme fût savant, bienfaisant et artiste. Sans cela, le plus bel œuvre du Créateur, l'homme, aurait été créé ce qu'il est, sans but, sans fin, sans objet. Le travail, l'obligation du travail explique seul la présence de l'homme sur la terre, quant à son existence terrestre.

Qui osera se plaindre de la destinée de l'homme ainsi expliquée ? Eh ! en elle se trouve son titre à l'empire du monde ; c'est par le travail seul que l'homme est roi de la création. En effet, si ignorant la puissance du travail de l'homme, nous nous fussions trouvés au commencement du monde, lorsque Dieu conféra l'empire du Globe à l'homme, avec l'ordre d'y croître et d'y multiplier, n'aurions-nous pas regardé cet octroi de souveraineté comme une cruelle dérision de la part du Créateur ? Quoi ! l'homme croître et multiplier, et dominer sur ce globe, lui si faible à côté du tigre et du lion ! lui si impuissant contre l'espace à côté de l'aigle, roi des airs ! lui si nu au milieu des frimats du nord et sous les feux de la zone torride ? Eh ! bien, oui ; cet être si faible, si impuissant, si nu, vous le verrez bientôt, grâce à cette étincelle divine qui est en lui, le plus fort et le plus redoutable au milieu de ces êtres forts et féroces, défier l'aigle dans ses courses à travers l'espace et les continents, et dompter les deux pôles comme les tropiques. Il fera plus encore ; car non content de conquérir la surface de ses domaines, il descendra jusqu'aux entrailles de la terre, pour lui ravir les trésors qu'elle y tenait cachés, là où nul autre œil n'a su pénétrer que le sien et celui de Dieu. Ce n'est pas tout, l'homme après avoir posé le pied sur tous les points de son habitation, s'est mis à penser, comme le conquérant Macédonien, s'il n'y aurait pas d'autres mondes à conquérir, et plus heureux qu'Alexandre, il a trouvé en élevant les yeux, les puissances de l'air, qu'il a su dompter ; et plus haut les milliers de globes lumineux qui circulent au dessus de sa tête, et dont il a su suivre et tracer les routes à travers l'immensité. Il serait trop long de citer les conquêtes de l'esprit humain dans la création ; mais qu'il me soit permis de mentionner cette admirable découverte, dont s'honore ce continent, au moyen de laquelle l'homme a désarmé la foudre même, cet arme de Dieu. Un peu plus tard, de nos jours, l'homme enhardi, a pu concevoir et réaliser la pensée audacieuse d'obliger cette foudre même à lui servir de secrétaire et de messager. Eh ! pourquoi pas ? le soleil qui est pour le moins d'aussi bonne lignée, a bien dû, à l'ordre, de Daguerre, devenir dessinateur à notre usage.

S'il était donné à un habitant de l'Elisée, de revenir au séjour des mortels, sans boire en passant de l'eau du Léthée, bien entendu, quel ne serait pas son étonnement, de voir que l'homme a fait plus que réaliser les merveilles, dont l'imagination antique avait peuplé le monde mythologique ? En effet, son Jupiter Tonnant eût-il jamais des carreaux plus foudroyants que ceux de nos artilleurs ? Et son Mercure, messager de l'Olympe, en fit-il jamais plus que nos télégraphes électriques ? Les outres d'Eole seraient aujourd'hui impuissantes contre les bouillottes de nos vaisseaux à vapeur. Il verrait nos modernes Icares, se faire presque un jeu d'une tentative, qui coûta la vie à celui de la fable. Et quel œil olympien pénétra jamais dans les profondeurs éthérées, aussi loin que celui de nos astronomes ? A propos il est un effort de génie,